



*Une saison flamande* L'Amourier éditions 2008

par Marie Jo Freixe (Basilic, N° 31 décembre 2008)

Balade dans le plat pays, ce plat pays qui n'est pas le mien, ce plat pays qui n'est pas le sien, mais que Jean-Pierre Spilmont l'aimant a parcouru autrefois et auquel il revient dans *Une saison flamande* avec une émotion si vive qu'elle gagne le lecteur.

Au centre de ce beau petit livre, enchâssé comme un joyau, le retable de L'Agneau Mystique qui se trouve à Gand, annoncé en couverture par une reproduction qui rapproche les détails d'Adam et d'Ève. De la cohorte des saints, des anges, des prophètes, des grands de l'Église et du paysage paradisiaque, l'auteur n'a retenu que ces figures du couple primordial. Il en tire leçon de lumière et d'humanité, une nouvelle lecture du chef-d'œuvre de Van Eyck.

Aux descriptions de ces terres du Nord dont le souffle des vents, les lumières, les odeurs parviennent jusqu'à nous, se mêlent des souvenirs de rencontres, des réflexions sur la langue ou plutôt sur les langues qui s'y parlent, des rappels historiques, le tout ponctué d'anecdotes non dépourvues d'humour, j'en veux pour preuve l'évocation de ce bar où les buveurs étaient tenus de laisser en gage une de leurs chaussures jusqu'à acquittement de leur commande!

Les retrouvailles se succèdent au long de pages chargées de sympathie voire de tendresse, de reconnaissance, particulièrement à l'égard des auteurs qui nourrissent Jean-Pierre Spilmont. Autant d'invitations généreuses à lire ou relire.

Au hasard de son vagabondage, il pénètre à Courtrai dans le Béguinage. Ce lieu chargé d'une histoire injuste et cruelle, l'auteur ne veut pas le voir tomber dans l'oubli. Le titre du chapitre *Le miroir des simples âmes...* est en partie celui de l'œuvre de Marguerite Porete femme du XIII<sup>ème</sup> siècle, dressée contre les dogmatismes, condamnée et brûlée comme hérétique et dont l'œuvre est parvenue jusqu'à nous malgré les bûchers.

Devant les paysages, les lieux, l'auteur se livre à des réflexions sur le temps qui passe et l'angoisse de la mort, mais c'est dans la sérénité qu'il s'éloigne avec promesse d'un retour.

Retour à Courtrai comme à Ostende, ou comme à Damme, première étape du périple; et pour finir cette *saison flamande*, un conte: celui du nuage au-dessus du Zwynn. Recueillant la mémoire du sable le lecteur recueille aussi de Jean-Pierre Spilmont une belle leçon de tolérance dans "un insolite parfum de mer" ou dans "l'étrange et pénétrante lumière d'un retable".



De la lumineuse Clarice Lispector, à la mémoire de laquelle il voue cette déambulation en lumière flamande, à Madeleine et Charles Carcano auxquels il dédie son ouvrage, tout annonce que “*la vertu des lieux*” selon Jean-Pierre Spilmont est profondément liée à l’amour des hommes qui y ont inscrit leur histoire, aux traces qu’ils ont laissées, à l’attraction des liens qui induisent l’appartenance, sans repli identitaire, “*au miroir de nous-même*” que ces lieux d’élection nous renvoient...

Retenant la leçon d’usage du monde de Nicolas Bouvier, la vision planétaire selon Novalis d’un paradis dispersé sur toute la terre, ou encore le sentiment d’émerveillement, contrepoint à l’absurdité de vivre, plongeant Camus dans la perplexité – “*où est le port ?*” –, Jean-Pierre Spilmont nuance sa propre interrogation existentielle: “*Le port n’est, peut-être, que cet imperceptible espace où se conjuguent, jusqu’à se fondre ou se confondre, la jouissance et l’émerveillement, le temps, juste le temps, d’un scintillement d’étoile.*”

La lumière ouvre le regard à l’évidence des couleurs, à la vibration intime qui scelle l’accord avec le lieu: “*le désir de la clarté flamande, ce soudain accord de l’air et de la plaine (...) une lueur, nourricière de la mémoire, qui vient sourdre en amont du cœur et y édifier sa demeure.*”

*Une saison flamande* est de ces livres inclassables qui tiennent à la fois du carnet de voyage, de l’essai, du journal intime, du poème en prose. Écriture en millefeuille donc, qui excite la gourmandise de l’œil et de l’esprit. De Bruges, à la prospérité estompée, à Damme, “*la décevante*” de Ghelderode qui “*avait rêvé d’y finir ses jours,*” l’auteur nous guide dans le plat pays où la légende fait naître Thyl Unlenspiegel, d’Herman Bote (vers 1500) à Charles de Coster, auteur injustement oublié du XIX<sup>e</sup> siècle à qui l’on doit d’avoir redonné vie au facétieux personnage: “*On se plaît à l’imaginer sans âge, veillant encore à travers le temps, vivant dans le seul but d’exiger réparation de l’Histoire, de fustiger ses dérives, et d’affronter son impitoyable, incessant et fanatique désordre inquisitorial, négationniste ou fondamentaliste.*” D’une désespérante actualité!

À l’instar de Rodenbach, évoquant le miracle de la peinture flamande endormie dans les musées, Jean-Pierre Spilmont retient avec bonheur, par la grâce de Van Eyck, la leçon de lumière “*à l’opposé des leçons de ténèbres...*” C’est devant le polyptyque de L’Agneau mystique à l’église Saint Bavon de Gand que l’auteur exprime son émotion avec ferveur: “*c’est sans doute enfin grâce à cette proximité avec la cohorte des humains que s’impose l’extraordinaire beauté d’Ève et d’Adam, bien plus impressionnants dans leur humanité que le Christ en gloire face auquel pourtant ils n’ont à opposer que leur humble nudité.*” Et du pied droit d’Adam qui semble sortir du panneau, que d’interprétations contradictoires, du désir d’aller librement au remords de celui qui est expulsé de l’Eden! Mais guère de doute pour Spilmont: “*On est loin, ici, du couple chassé du paradis peint par Masaccio, à Florence, pour l’église Santa Maria del Carmine, en 1427, à l’époque même où Van Eyck travaillait au retable.*” Quant au portrait de l’épouse du peintre, Margareta, signé de la simple devise *Als ich can*, “*ce “comme je peux” prend ici encore tout son sens et toute sa force et nous fait les témoins d’une sorte de mystique du visage humain.*” Autre témoignage d’empathie du poète, la méditation dans l’enceinte du Béguinage de Courtrai. L’histoire pathétique, voire dramatique, de ces communautés ouvertes de femmes laïques, suppliciées parfois au nom de la Sainte Inquisition, donne lieu à un développement particulier pour Marguerite Porète, brûlée vive en place de Grève, à Paris, le 1<sup>er</sup> juin 1310. Mais le “*mouvement du libre esprit*”, impulsé par les premières Béguines, devait survivre jusqu’à nos jours sous de nouvelles formes plus ou moins tolérées par les autorités religieuses...

Enfin, c’est à Ostende, “*Compostelle du cœur*”, que nous conduit cette *Saison flamande*. La septième séquence est dédiée à la mémoire de Julien Rickenbach et à celle de Jean-Roger



Caussimon. Jeu d'échos multiples, entre mémoire et contemplation: "*L'estacade, avec sa rouille et ses rambardes au bois mangé par le sel, était comme un navire. Le lieu d'embarquement d'un parcours de chimères (...) L'invitation à quelque voyage immobile...*"

Loin d'être une fuite en avant, une évasion passagère, l'appel du large est avant tout pour l'auteur une quête intime, un besoin de mieux connaître pour mieux rencontrer:

"*J'ai lentement appris, depuis, que toutes les routes maritimes, toutes les Compostelle du silence, de l'angoisse et de la solitude conduisent invariablement vers cette île à l'intérieur de nous sur laquelle nous passons toute notre existence à tenter de n'être pas seuls. À chercher dans les labyrinthes du temps, ces instants fugaces où les murs, parfois, se dissolvent pour dessiner un présent partageable.*"

Amour et partage sont les maîtres mots de ces variations, de cette mélodie intime que, loin des modes, Jean-Pierre Spilmont nous murmure, mezzo voce, de livre en livre, au creux de l'oreille...



## Flânerie au fil du Plat-Pays

par Angèle Paoli (Site [terredefemme.blogs.fr](http://terredefemme.blogs.fr) février 2009)

Arrière-pays. Arrière-pays baigné de brumes et d'eau, de lumières mouvantes et de formes lointaines. L'arrière-pays de la mémoire de Jean-Pierre Spilmont s'insinue dans la mémoire autre et pareille du promeneur-lecteur touché par l'incantation aérienne, légère, légèrement tremblée, d'*Une saison flamande*. Mystérieusement dédiée à Clarice Lispector et à *L'Heure de l'étoile*, œuvre inachevée, cette flânerie en Flandres est une invite à la "réplique". Réplique de Jean-Pierre Spilmont "*au silence de la lumineuse Clarice*"; réplique de la lectrice que je suis au promeneur d'*Une saison flamande*. Une œuvre en quête de complicité et de compagnonnage. Et le compagnonnage se fait, immédiat et confiant, à travers un même regard et des interrogations identiques. Comment la permanence, si infime soit-elle, peut-elle surgir de l'éphémère et du fugace? "Pourra-t-on dire, un jour, avec des mots, le poids de la lumière?"

Le poids de la lumière se dit, sans pesanteur aucune, au fil des chapitres – huit en tout – de ce petit livre précieux. Et l'on chemine – vers quelle "*Compostelle du cœur*"? –, touché par ce sentiment d'appartenance à un même silence, le long des voies d'eau médiévales qui desservait, aux temps lointains de la navigation hauturière, les villes flamboyantes de la Hanse. Jusqu'aux périodes d'ensablement du Zwyn et d'endormissement des ports, conté par les légendes. De Bruges à Damme, de Damme à Sluis, de Sluis à Ostende, le pays de Flandres est là, contenu dans son histoire et dans ses paysages. Et l'on redécouvre, derrière le nom connu de Thyl Ulenspiegel, héros flamand – "*archétype des Gueux*" –, celui oublié de l'impertinent Poelgier, membre éminent de la Chambre de rhétorique De Fonteine; mais aussi celui de Chrétien de Troyes à qui le comte Philippe de Flandre fit don, vers 1180, d'un "*livre en latin*" narrant l'histoire de Perceval, que Chrétien traduisit et mit en vers. Et l'on se prend à rêver, dans les ruelles de Courtrai, au mystère des Béguines. Béguines du Plat-Pays, de Rhénanie et du Nord de la France, communautés laïques cloîtrées derrière leurs



remparts ; à Marguerite Porète, auteur du *Mirouer des simples âmes anienties et qui seulement demourent en vouloir et désir*. “Âme libre” brûlée vive en place de Grèves parce que jugée hérétique et relapse.

Et l'on s'arrête à Gand, devant L'Agneau mystique, peint par Jan Van Eyck pour l'Église Saint-Bavon. “L'œil écoute”, présent à ce “mystère qui a nom beauté”, attentif au bruissement que “fait le visage humain à travers les siècles”. De part et d'autre des multiples visages qui animent le polyptyque – visages humains que rien ne sépare sinon le temps, des visages absorbés dans la contemplation du tableau – “s'impose l'extraordinaire beauté d'Ève et d'Adam”. Jean-Pierre Spilmont se prend à imaginer que le peintre a représenté le “couple primordial” sous les traits d'êtres désirants, prêts à inventer la vie de leur descendance. Peut-être Van Eyck avait-il en mémoire, lorsqu'il peignit leur visage, les chansons d'aube, empreintes de lucidité et de nostalgie ? De cette nostalgie qui laisse à penser que les amants ont “approché quelque chose de l'éternité”.

Au cœur du “plus poétique des voyages”, bien des mystères subsistent, bien des interrogations demeurent qui ne peuvent être abordées que dans le silence et le presque recueillement des saisons automnales. L'étranger Jean-Pierre Spilmont se promet de revenir à ces terres-miroirs, noyées d'eau et de mémoire. Pour tenter d'approcher une fois encore, aux confins du réel et de l'histoire, “la part de lumière de notre humanité”.

